

D5107

C 3

V. 3



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ

NOTRE VOYAGE

AUX

PAYS BIBLIQUES

SYRIE

Tripoli, 40 avril.

Pas plus ici qu'à Beyrout il ne faut chercher des souvenirs bibliques. Ce n'est pas que la côte phénicienne ait échappé, dès l'origine, à l'action des hommes apostoliques. Nous savons, au contraire, qu'après le meurtre d'Étienne, les disciples, persécutés à Jérusalem, se répandirent hors du pays et prêchèrent en Phénicie, à Chypre et à Antioche¹. Seulement les détails sur l'évangélisation de ces villes maritimes, toutes à leur commerce et à leurs voyages, quand elles n'étaient

Actes, xi, 19.

Notre Voyage aux pays bibliques.

III - 1 011097

pas à de criminels plaisirs, nous font défaut. On sait néanmoins que lorsque Paul, allant de Milet à Jérusalem, descendit à Tyr, où le vaisseau laissait des marchandises, il y trouva un groupe de disciples. Au nom de l'Esprit-Saint, ceux-ci le prièrent de ne pas monter à la Ville Sainte, et, après sept jours de pieux entretiens, ils l'accompagnèrent au navire. Leurs femmes et leurs enfants s'unirent à cette démonstration de respectueuse tendresse. Ensemble ils s'agenouillèrent sur le rivage, et, dans une fraternelle prière, ils se dirent un cordial adieu¹. Plus tard, Paul, conduit à Rome pour y être jugé, obtint du centurion Julius la permission de débarquer à Sidon pour y voir des amis qui constituaient déjà une église². On peut en conclure qu'il y eut aussi des communautés chrétiennes dans les autres villes de la côte, à Béryte, à Byblos, à Tripoli, à Arad, mais de leur histoire il ne nous est rien parvenu.

Au reste, Tripoli ne fut autrefois qu'une sorte de marché phénicien où trois villes, — de là vient son nom, — Tyr, Sidon et Arad avaient chacune son comptoir, situé à un stade l'un de l'autre, et entouré d'une enceinte fortifiée. Ces établissements occupaient la presqu'île nommée aujourd'hui El-Mina, le Port ou la Marine. Il en reste encore des débris visibles au milieu des champs, dans les murs des maisons modernes et sur la plage de

¹ Actes, **xxi**, 4.

² Actes, **xxvii**, 3.

l'anse allant d'El-Mina à l'embouchure du Kadicha, où des colonnes de granit vert gisent, à demi enfouies, au pied de six vieilles tours à peu près détruites.

La nouvelle ville s'est bâtie à trois kilomètres plus avant dans les terres, autour d'un château monumental élevé, au **xii^e** siècle, par Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, sur un des contreforts du Liban, pour protéger les pèlerins. Un tramway, moyen de locomotion nouveau dans le pays, nous y conduit. La brise du matin est embaumée par les citronniers et les orangers, qui couvrent la plaine. La plus luxuriante végétation, entretenue par un travail intelligent et des milliers de ruisseaux qui serpentent à travers ces terres d'alluvion, fait de ce triangle, dont la tête est à El-Mina et la base à la route de Beyrouth à Tortose, un délicieux verger. Je ne m'étonne pas que les Croisés, arrivant ici en mai 1099, aient éprouvé un saint respect pour ce paradis terrestre. Ils n'y prirent, dit la chronique, qu'une plante pour l'emporter religieusement : ce fut la canne à sucre. De l'impériale de la voiture nous admirons le paysage. Dans son site gracieux, avec le fleuve qui la traverse, son port plus abordable, sa terre moins brûlée par le soleil, ses fruits plus beaux et plus suaves, Tripoli l'emporte sur Jaffa.

Nous descendons chez les Filles de Saint-Vincent-de-Paul. Faute de souvenirs bibliques à vénérer, la Providence m'y ménage une de ces rencontres désirées depuis longtemps, et qui répondent

à tout ce qu'on en avait espéré. Dès mon enfance, j'avais entendu citer comme un idéal d'amabilité, de douceur, de charité, une femme qui, malgré ses charmes et sa fortune, peut-être parce que son cœur avait souffert, se donna à Dieu avec un tel courage, qu'elle n'a plus consenti à regarder en arrière, même un instant, pour y revoir ce qu'elle avait jadis très légitimement aimé. Née à Rieux-Minervois, il y a quatre-vingts ans de cela, elle m'a paru n'y plus connaître personne, et la grâce l'a si bien établie dans un monde nouveau, qu'elle a tout oublié de son pays natal. La sœur Ramel est célèbre dans la congrégation de la Charité par son abnégation, son esprit pratique, sa bonté et ses œuvres. Elle l'est restée parmi ses compatriotes par ses charmes de jeune fille et la générosité de sa vocation. Enfant, on la couchait dans le même berceau que mon père. Aujourd'hui notre tombeau de famille est à côté du tombeau des siens. C'est dire quels souvenirs nous unissent. Chez moi, ils se compliquent d'une tendre vénération pour la femme dont le nom, mêlé aux récits édifiants du foyer domestique, m'a toujours rappelé la suave énergie de la grâce modelant, à travers le jeu des passions humaines, l'âme des serviteurs de Dieu.

La voilà donc cette chère sœur encore pleine d'agréable vivacité, de séduisante bienveillance, de bonheur maternel en nous accueillant. Les rides ont à peine effleuré son front, et ses grands yeux bleus reflètent toute la candeur de son âme. Le

soleil d'Orient, depuis quarante-cinq ans qu'elle l'endure, n'a pas altéré la blancheur de son teint. Quelques-uns de ses blonds cheveux qui s'échappent de sa coiffure sans recherche grisonnent à peine. Elle est petite de corps et grande d'âme. Je la trouve telle que je l'avais rêvée. Ses filles l'aiment comme une mère et la vénèrent comme une sainte. Le sultan n'a plus de volonté quand elle va à Constantinople le supplier pour ses œuvres, et nous verrons tout à l'heure comment elle fera agréer ses requêtes par M. Imbert, le délégué du gouvernement français, que nous avons rencontré ici.

Qui pourrait s'en plaindre? Cette femme n'a qu'une passion : la charité. Ce qu'elle veut, ce qu'elle obtient, ce qu'elle fait est pour rendre les êtres malheureux plus rares, la vertu plus facile, Dieu plus connu, la France plus aimée. Elle nourrit deux cents orphelines, élève gratuitement quatre cents jeunes filles, traite au dispensaire tous les malades qui se présentent. Quand je dis *elle*, j'entends ces vingt religieuses qui, sous ses ordres, travaillent, enseignent, visitent, se multiplient et n'ont qu'un désir, celui d'être le bras de leur mère. C'est une très édifiante communauté. Les quelques Syriennes qui en font partie ne sont pas déplacées à côté des Parisiennes spirituelles, ou des Anglaises distinguées qu'on y rencontre. Nous observons que ces bonnes filles de l'Orient portent à leurs mains ou à leur front des tatouages qu'elles ont cruellement cherché à faire disparaître.

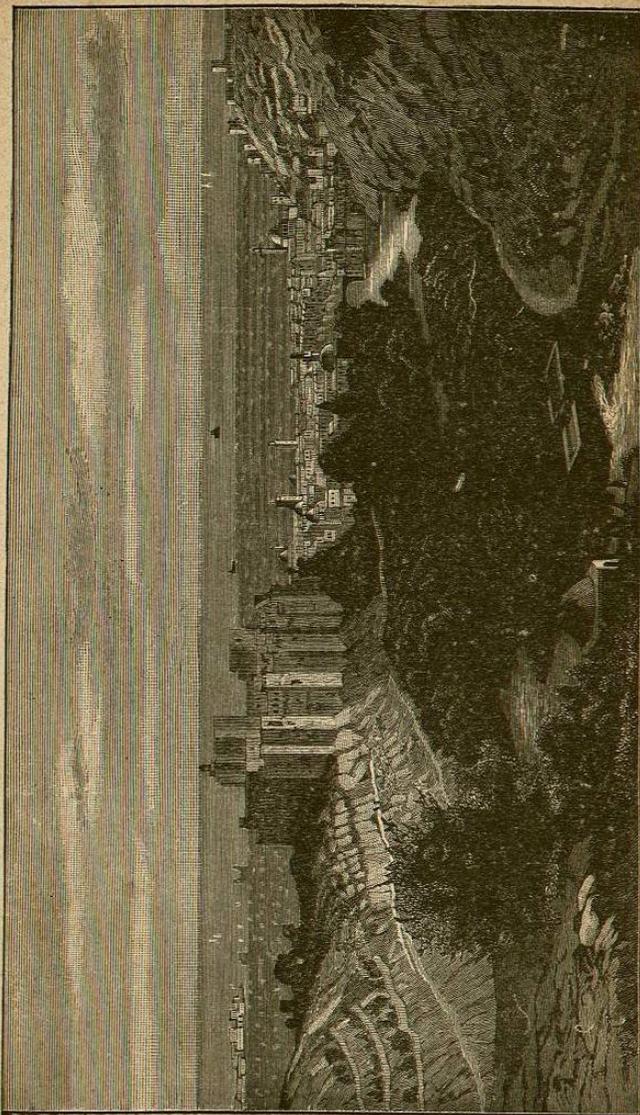
Souvenirs de famille, symboles d'amitié, empreintes de la main d'un père ou d'une mère qui ont marqué leurs droits sur la frêle créature pour la retrouver s'ils venaient à la perdre, seriez-vous donc un sacrilège? Dieu ne dit-il pas à Sion qu'il porte son image sur sa main¹?

Nous visitons les classes, la filature, la magnanerie, le vaste jardin où les orangers ploient sous le poids des fruits les plus beaux et les plus exquis. Nous n'avons pas à lutter comme Hercule pour conquérir ces pommes d'or. Nos charitables Hespérides les choisissent et nous les offrent. Le consul et M. Imbert nous surprennent au milieu de ce repas matinal. Volontiers j'exprime à celui-ci nos impressions sur les derniers événements de Damas et les dangers que court le protectorat français en Syrie. C'est un homme droit et clairvoyant. Nous reprendrons cette conversation sur le paquebot. Maintenant c'est à la mère Ramel de s'emparer de lui et d'obtenir les soixante mille francs nécessaires à une construction qu'elle rêve, et que la France se doit à elle-même de ne pas refuser.

Tandis qu'on se met en fête dans la communauté à notre occasion, nous allons visiter les Lazaristes qui sont invités à déjeuner avec nous, les Frères des écoles chrétiennes qui s'installent à peine, les Franciscains que nous ne voyons pas, la ville, le Nahr-Kadicha, la Tekkeh des derviches et le château.

La ville a des bazars largement pourvus de sa-

¹ Is., XLIX, 16.



Château et ville de Tripoli.

von, de passementeries et d'éponges. Ses rues, qui serpentent sous des arcades perpétuelles, ne ressemblent guère à ce que nous avons vu jusqu'ici. Les bords du fleuve sont pleins de sites ravissants, et je ne connais rien de plus pittoresque dans ces contrées que le joli couvent des derviches tourneurs, avec sa blanche coupole et ses gracieux avant-corps encadrés dans la verdure et précédés d'une terrasse dont le fleuve baigne les pieds. Le château de Saint-Gilles, avec ses tours rectangulaires nues et tristes, me rappelle celui des papes à Avignon. Il en a la sévère majesté. Nous y arrivons par un sentier d'où les échappées de vue sur le couvent des derviches et la vallée du fleuve sont ravissantes. Parvenus au sommet, nous nous reposons un moment à l'ombre du vieux donjon crénelé, sous la gueule de canons rouillés qui ne tonnent plus. Il fait bon contempler de ces hauteurs la petite plaine couverte d'arbres, de fleurs et de fruits, encadrée par la mer, le fleuve et la montagne, sillonnée par mille petits cours d'eau semblables aux mailles d'un vaste filet qu'El-Mina semble tirer à lui. Sur la colline quienserre le nord de la ville, des maisons de campagne sont échelonnées parmi des bouquets d'arbres et de cactus. A nos pieds, Tripoli se groupe avec ses édifices percés de nombreuses et coquettes ouvertures. Quelques coupôles et de rares minarets dominent les terrasses brûlées par le soleil. Nous écoutons volontiers le P. Guillermin faisant le panégyrique de ce brave Raymond IV, comte de Toulouse et duc de Nar-

bonne, un compatriote, vaillant Croisé, qui refusa deux fois la couronne de Jérusalem, et préféra mourir pieusement et modestement dans son Châtel-Pèlerin de Tripoli. Comme notre nation française a eu la magnanimité facile et de grands cœurs à semer partout ! Autrefois les Croisés, aujourd'hui les Filles de la Charité, tous fruits d'une même sève que les années et la malice des hommes n'épuiseront jamais.

Les PP. Lazaristes sont arrivés de leur campagne pour dîner avec nous. Les bonnes religieuses nous offrent chacune un plat de son pays. Notre meilleur régal est le parfum de simplicité, de sympathie, de sainteté qu'elles répandent sur la petite fête. Nous les quittons avec un vrai serrement de cœur, chargés de souvenirs que leur inépuisable bienveillance nous force d'accepter. Les âmes chrétiennes ont l'espoir de se retrouver devant Dieu.

A six heures le navire cingle vers l'île de Chypre, pays d'infâmes souvenirs, et antipodes de l'atmosphère où est éclosée la sœur de Charité.

Ile de Chypre, 11 avril.

J'assiste au lever du soleil sur le pont. La mer est belle à voir. Ses vagues passent subitement du vert le plus tendre au bleu le plus pur, selon le jeu varié de la lumière qui les pénètre. La blanche

écume qui couronne leur crête mobile forme encore, coup sur coup, le berceau vapoureux où la poésie antique avait fait naître Vénus. A part ce ravissant spectacle de la mer qui l'entoure, l'île où nous allons aborder est indigne de son antique réputation. Râpée, brûlée, sans végétation, hérissée de montagnes abruptes, il n'est pas possible de ne pas demeurer interdit devant sa décevante laideur.

On l'appelait jadis la *Bienheureuse*. En ce temps-là d'immenses forêts de pins, de cyprès, de cèdres, de frênes, couvraient ses pics aujourd'hui dénudés et y maintenaient une bienfaisante fraîcheur. Elles servirent à construire des flottes, à édifier des palais, à fondre le cuivre et l'argent des mines inépuisables de l'Olympe, et, comme au dire de Strabon¹, on ne parvenait pas à disputer aux forêts toujours envahissantes assez de terre pour l'agriculture, on laissa à chaque particulier le droit de tout abattre et de se déclarer propriétaire du sol qu'il défrichait, aussi bien que des bois qu'il avait coupés. Convenons que, dans la suite des âges, le triomphe des bûcherons a été complet.

Partout où notre œil pénètre avec la lunette, à peine s'il distingue quelques maigres oliviers au milieu des champs d'orge ou de blé déjà moissonnés. De loin en loin quelques cyprès font seuls tache noire sur la teinte grise de la terre et des rochers.

¹ Géogr., liv. xiv à la fin.

L'île présente la forme d'un hachoir artistement façonné dont le manche se terminerait, vers l'Orient, au cap Dinaretum, et le tranchant s'arrondirait du côté de Paphos, pour se terminer en pointe relevée au cap Saint-Épiphane vers l'Occident. Des dunes très élevées et des falaises rougeâtres bordent sa côte septentrionale, où il n'y a jamais eu de véritable port. Au sud-ouest, elle est couverte par les immenses montagnes calcaires du Troodos ou de l'Olympe, haut de deux mille trois cents mètres. La plaine intermédiaire, Mésoria, partage l'île en deux, du couchant au levant. Elle est arrosée par quelques cours d'eau dont le plus important est le Pédiceos, qui se jette dans la mer près de Salamine. Comme le Nil, le Pédiceos a ses crues périodiques, mais, dépourvu de barrages et de canaux, à l'époque des pluies il se précipite comme un torrent dévastateur, et quand les chaleurs arrivent la sécheresse devient désastreuse.

Les ports de Chypre étant naturellement tournés vers la Syrie, et le peuple, par ses origines, ses relations, son caractère, se rattachant à la côte phénicienne, on peut trouver naturel que l'île ait été évangélisée sitôt que des prédicateurs jugèrent à propos de rayonner hors de la Palestine. Les Juifs étaient d'ailleurs fort nombreux en Chypre¹, comme dans la plupart des îles commerçantes. En outre ils avaient demandé ici leur part à la vaste exploitation des mines de cuivre qu'Hérode avait entre-

¹ I Macc., xv, 23.

prise du consentement d'Auguste. Un des plus vaillants messagers de la bonne nouvelle, Barnabé, ce *Fils de consolation* ou de *prédication*, qui vendit ses terres pour en donner le produit à la communauté chrétienne, fut un Cypriote. Il devint le protecteur et le compagnon de Paul dans l'apostolat. Mnason, l'ami chez lequel l'Apôtre devait recevoir l'hospitalité à son dernier voyage à Jérusalem¹, était encore de Chypre, et comme l'historien sacré le qualifie d'ancien disciple, on peut croire qu'il avait été un converti de l'île.

C'est à Salamine, derrière ce cap Pédalion, au fond du golfe à notre droite, que débarquèrent Paul et Barnabé, envoyés par la communauté d'Antioche. Là ils inaugurèrent leur apostolat officiel en dehors d'Israël, à travers les plus vives émotions. Jean-Marc les accompagnait. C'est dans les synagogues juives qu'ils cherchèrent leurs premiers auditoires. Sauf une sorte de crypte de onze mètres de long, avec une fontaine au milieu et qui fut peut-être un temple, il n'est pas resté pierre sur pierre de cette ville, bâtie, dit-on, par une colonie de Salamine, près d'Athènes, et devenue la seconde capitale de Chypre à l'époque apostolique. Des buissons touffus couvrent ce site désolé, et le port lui-même est depuis longtemps envahi par les sables.

Cependant nous entrons dans la rade de Larnaka, qui fut l'antique Citium, Kettim de la Bible. Le

¹ Actes, xxi, 16.

nom actuel de cette ville est un mot grec qui signifie les *coffres* ou les sarcophages, et fait allusion au grand nombre de tombeaux répandus sur la plage. Plusieurs étaient à fleur de terre, et les marins désignèrent ce lieu sous le nom de Larnaka. Le consul américain, M. de Cesnola, en a fouillé plus de deux mille qui dataient des quatre premiers siècles avant l'ère chrétienne. L'un d'eux contenait dans une urne de bronze six cents statères d'or à l'effigie de Philippe et d'Alexandre. Encouragé par ce résultat, il entreprit, au compte des États-Unis, mais avec une précipitation regrettable, des fouilles à l'ancienne Idalie, située plus avant dans les terres. Il y fit ouvrir quinze mille tombes phéniciennes. A Golgos, non loin d'Idalie, il recueillit, dans les ruines de deux temples, une riche moisson de statues égyptiennes et des sculptures romaines, grecques et même assyriennes. Ayant moins bien réussi à Salamine, il se rejeta vers Leucolla, Pissouri, Paphos, Amathonte, sur la côte méridionale, et couronna ses fécondes recherches en mettant la main sur le trésor de Curium. Dans le souterrain d'un vieux temple, il découvrit la plus belle collection de vases d'or, de cristal ou de bronze et de pierres gravées que pût rêver le plus ambitieux des archéologues. Tout n'a pas été encore exhumé, car la grande île était un des points du vieux monde où le passé avait le plus enfoui de richesses et où les hommes modernes en avaient le moins cherché. Depuis qu'il y règne en maître, le gouvernement anglais a interdit toutes les fouilles.

En mettant pied à terre, nous constatons ce que, sur ce sol poudreux, le soleil brûlant a de désagréable. Le monument le plus ancien qui soit ici est une sorte de chapelle presque enfouie sous terre, et qui fut primitivement un temple phénicien. La *cella*, couverte par deux larges quartiers de roc taillés en cintre surbaissé, est précédée d'un vestibule. Au milieu, et probablement devant l'autel de la déesse, il y eut une fontaine sacrée. L'oratoire est aujourd'hui consacré à la sainte Vierge sous le nom de *Panaghia Phanéroumeni*. Une lampe pleine d'huile se trouve au milieu de la petite chapelle, et lorsqu'un cœur inquiet veut savoir si son affection est payée de retour, il l'allume à l'approche de la nuit. Si au soleil levant la fatidique lumière brûle encore, c'est bon signe; si elle est éteinte, le pèlerin désespéré s'en va en se frappant le front; c'est signe qu'il n'est pas aimé. Ainsi, jusque dans leurs pratiques chrétiennes, ces peuples sensuels et grossiers mêlent à l'expression de leur foi quelques restes de souvenirs païens. On dit qu'aux fêtes de la Pentecôte ils arrivent processionnellement sur la plage et se jettent à la mer par centaines, comme, d'après Hérodote, leurs aïeux s'y jetaient autrefois pour célébrer la première visite des anciens Cypriotes à Vénus fraîchement éclosée au milieu des flots. Les fillès du peuple croient que se rendre à cette manifestation religieuse est le meilleur moyen de se marier, et les jeunes gens, partageant cette conviction, s'empressent d'y aller choisir leurs épouses.

A voir le type de la population actuelle, nous de-
meurons convaincus qu'il a été aussi modifié que
l'aspect de l'île, autrement il faudrait convenir que
la déesse de Paphos et son culte ne profitaient
guère au développement de la beauté des formes
plastiques chez ses fanatiques adorateurs.

Sur une butte appelée Bamboula, que les Anglais
viennent de faire niveler pour combler le marais
où fut l'ancien port, s'éleva jadis un temple d'As-
tarté. Dans les substructions on a trouvé, avec de
nombreuses statuettes en terre cuite, des tablettes
de marbre où étaient gravés les salaires dus aux
divers employés du temple, portiers, décorateurs,
barbiers, chanteuses et personnages infâmes voués
au culte de la déesse. On peut voir aussi des ara-
sements d'un autre sanctuaire vers l'ouest. Deux
piédestaux de marbre portaient le nom de Dé-
méter, *Protectrice des bords de la mer*. A en juger
par les misérables moissons nées dans ces champs,
où l'acreté du sol arrête la végétation, il a dû être
de tout temps utile d'implorer la protection de
Cérès sur les sillons brûlés par le soleil et par la
salure de la mer.

A l'intérieur, la ville est absolument morte. Tout
le mouvement se concentre au faubourg qui longe
la plage. Les PP. Franciscains nous font un excel-
lent accueil. De belles roses et quelques fleurs que
j'admire dans leur jardin m'expliquent la qualifi-
cation de *parfumée*, εὐώδης, que les grecs donnaient
à l'île. A dîner on nous offre du vin de la Com-
manderie. Sans être séculaire, comme celui que

l'on a adressé à Léon XIII pour ses noces d'or, il
est assez vénérable pour paraître délicieux à ceux
que n'épouvante pas son feu plus ardent encore
que les rayons du soleil.

L'église byzantine de Saint-Lazare mérite d'être
visitée. Les Grecs prétendent qu'elle est bâtie
sur la tombe de l'heureux ressuscité de Bétha-
nie que Jésus rendit à ses deux sœurs désolées,
et qui, afin d'éviter la persécution, serait venu
plus tard se réfugier à Citium pour y prêcher
comme évêque et même y mourir martyr. Il est
très surprenant que saint Épiphane, archevêque
de Salamine, se contente de nous apprendre que
Lazare mourut trente ans après Jésus-Christ,
sans rien dire de son épiscopat en Chypre, surtout
s'il avait réellement son tombeau à Citium, ville
dont il était lui-même métropolitain. Cependant
la croyance de ces bons prêtres grecs remonte à
une haute antiquité, car l'histoire raconte que
Citium fut le lieu où, au IX^e siècle, l'empereur
Léon le Philosophe fit prendre les reliques de
saint Lazare pour les transporter à Constanti-
nople dans une belle église qu'il y avait bâtie en
l'honneur de ce saint¹. Je ne sais comment ces
prétentions des prêtres de Larnaka s'accommode-
raient avec celles de nos amis de Provence et de
Marseille.

Quoi qu'il en soit de Lazare, il est certain que
Paul et Barnabé sont passés à Citium, car il est dit

¹ Cedrenus, *Hist.*, p. 599; Zonaras, *Annal.*, III, 145.